

Une enseigne trompeuse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 42

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220575>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

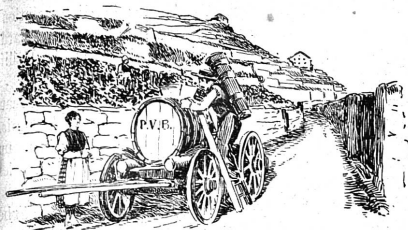
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



C'EST LA VENDANGE !

LE lac étincelle. Alertes vendangeuses et « brantards » vigoureux sont dans les vignes, toutes vibrantes de chansons et du bruit des baisers. Au bas, sur un char, au bord de la route, la bossette, dans laquelle s'entassent les raisins dorés. Dans la nuit mystérieuse des caves, on entend grincer les pressoirs. Le moût sirupeux coule goutte à goutte dans la « tine » et son parfum pénétrant nous grise. C'est la vendange !

C'est la vendange, juste récompense de longs et pénibles labeurs. Et, maintenant, les souches tortues, vierges de leurs fruits et de leurs feuilles, ont un air de résignation et de tristesse, qui annonce les frimas prochains.

Mais, là-bas, dans le silence et l'obscurité des caveaux, le vin fermente, s'éclaircit, se mûrit, tandis que, sur les vignes abandonnées, sur les villages muets, s'étend le blanc linceul de l'hiver.

Puis viendra mars : le transvasage. Le vin est clair ; il est « fait ». Limpide et doré, il pétillait dans les verres et réjouit les cœurs.

Et dire qu'il est des personnes qui ignorent ou méconnaissent les précieux mérites du vin ! C'est leur droit, sans doute ; nous le respectons. Et nous préférons, certes, de beaucoup ces personnes-là à celles qui profanent le vin en en faisant abus. Mais ne chargeons pas le nectar de nos côtes de tous les méfaits de l'humanité. Il en est bien innocent. Sûrement, il en faut user avec modération ; il n'a, du reste, toute sa saveur qu'à cette condition.

Apprenons à boire, comme on apprend à manger. Il est aussi ridicule et coupable de boire avec excès que de s'exposer, par gloutonnerie, à une indigestion de crème ou de gâteau.

Que sera le vin de 1926 ? Bon ou passable ? Il y en aura peu, dit-on, mais il sera bon. Il sera cher aussi, sans doute. On en boira moins. Modération et économie obligatoires.

En attendant, chantons comme un ancien maître de table, parodiant les vers de Pierre Du-

Bon Vaudois, quand je vois mon verre
Plein de ce vin, couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas du même... à Berne !

J. M.

Une enseigne trompeuse. — Un maître d'hôtel a fait afficher dans le vestibule de son hôtel :

« Ici on parle anglais, espagnol, italien, allemand. »
Un soir, un Anglais entre dans l'hôtel, et, dans son français un peu fantaisiste, demande :

— Où il était le interprète ?
— Y en a pas, répond le garçon.
— Comment ! il y en avait pas ! s'écrie l'Anglais :
« Qui pâlaient ici toutes les lenguedges niouméro-
dées sur votre pôte ? »
— Ce sont les voyageurs, Mōssieu !



LO CAION ET LO MONSU

Deçando, pè vè lo Tunnet,
Metsi menève on caïenet
Pè lo mor avoué 'na cordetta.
Noutron Anglais fasai 'na chetta
A èpouàiri lè benosi
Braguà su lo tòi d'ao tsati !
On trafi d'èinfè, d'ài couillè
Oùè... oùè... oùè... è, onna rouellè

A reveilli ti cliào monsu à Grand Conset,
Que Metsi ein èt'ài moiset.
D'ao tant que pouève, ie terive
Son caïenet, lo trevounève
Po coudhè lo fère avanci.

Mimameint avoué on passi
Pregnai mèsoura su sa rita.
Mâ tot po rein ! La croûte bite
Ne fasai pas on pas ein-an.
Sè cotève, clii petsegan.

Metsi ie chève à grante gotte,
L'autro piattève ein sa pacotta
Tau quemet lo bourrisco à Terrau-lo-Pattà
Que restève pliantà

A fère son hippopotame,
S'on ne lai desai pas : « Mâ se vo plliè, madama ! »

...On moui de dzein dèveron li
Riguenàvant. On tsapèli
Desai : « Le vao onna carletta !
L'è po cein que fâ tant la chetta !
Onna carletta de chauffe »

Aprè vao traci, asse rai qu'on volcu. »
Et tsacon desai n'a gandoise.

Mâ lo vetu de sia...moise
Adi mè, adè mè allève à recoulon
Tot d'ao lon,

Quand bin Metsi s'escormantsève
A teri, quand bin l'èimpougnève
Pè lè s'orolhie à duve man.

Mâ, vaitcè tot d'on couf, qu'on monsu, bin fè,
grand,

Biau vetu de balla matàire,

L'ài fâ : « Pas tant de cliào manàire :

Po que voutron caion l'aille ein-an et tot drài
N'a rein qu'à lo teri pè la quuva, ein derrai. »

Lè dzein botsivant pas de rire
Quand vâyant Metsi que sè vîre
Qu'èimpougne lo caion

Pè son recouqueion...

Et la bite s'èin va d'ao galop de tonnèro,

Quemet on va po bàire on verro.

Metsi remache lo monsu

Et l'ài fâ : « Cein sè vâi, pè su !

Vo s'ài accotoumâ de conduire cliào bite

Que n'èin fant jamé qu'à l'ao tita !

— Et lè bite et lè dzein l'è d'ao mîmo mastic,

So repond lo monsu, lo sè prào : su syndic.

Marc à Louis.

André et Charly. — Sais-tu quelle est la bête la
plus malheureuse ?

— Tu ne peux pas répondre ?

— Eh bien ! c'est la bête à mille pieds... quand elle
a des cors !

LES NORMALIENS DE 1882

LA-BAS, très loin, au-delà de l'Atlantique, un bon Vaudois, émigré, songe, entouré de sa femme et de ses enfants. Il est professeur de français. Méthode directe. On ne lui a pas demandé, à son arrivée, s'il connaissait l'anglais. Mieux valait pour ses élèves qu'il l'ignorât. Et c'est bien ce qu'on lui avait dit à l'ouïe de ses scrupules, il y a de cela plus de trente ans. Son enseignement fut si bien fructueux qu'aujourd'hui encore, et sans avoir connu le chômage, il le donne avec l'autorité que confère une longue expérience. On apprécie l'homme, on le garde. Mais il n'a pas pour cela oublié son cher canton de Vaud. Et voici qu'il y a quelques mois, après une enjôleuse rêverie, il prend la résolution de venir se retremper au sol natal. Surtout, — il nous l'a dit l'autre jour d'une façon touchante — pour revoir, outre les membres de sa famille, les camarades d'étude, la vieille Cité, les maisons amies, le jeu de quilles du café du Signal : pendant deux heures, il a revécu, recueilli, dans un coin, les heures d'autrefois, alors qu'il lançait joyeusement la boule. Il a voulu une réalité, Jules Ruérat, de la volée de 1878-1882 de l'Ecole normale. En son honneur et sur son désir nettement exprimé, ses anciens condisciples avaient organisé pour le 25 septembre à Lausanne une de ces réunions intimes où tout le passé revit comme par enchantement, où l'on oublie pour quelques heures — hélas, trop courtes quoique bien remplies — les soucis du jour et de la vieillesse, où l'on redevient adolescent.

De diverses parties du canton, ils sont arrivés les retraités — ainsi que quelques transfuges de l'enseignement. Ces derniers revendiquent leur droit au souvenir et ils sont accueillis avec cordialité par les pédagogues. On n'a pas été pendant quatre ans, assis côte à côte, sans être imbibé d'un sentiment confraternel qui résiste à toutes les intempéries.

« La course reprend chaque jour, on ne sait pas pour combien de temps encore », disions-nous ici le 9 juin 1917 en relatant notre réunion de « trente-cinq ans après ». Cinq ans après, nous fêtons la quarantaine. Et nous ajoutons, ce jour-là « Pourquoi ne reprendrions-nous pas ce salubre exercice ? » La fortune sourit aux audacieux que nous sommes. Un seul est resté en route depuis une dizaine d'années : Georges Colomb, dont l'activité s'est entièrement exercée aux Cornes-de-Cerf. Il n'était pas l'un des moins réguliers au rendez-vous. Le bon camarade est tombé. En revanche, deux autres, après une éclipse, nous sont revenus. Nous ne nous laissons pas décimer et offrons aux jeunes de larges perspectives. Qu'ils sachent en profiter !

Entre autres curiosités, on a tenu entre les mains — comment a-t-il pu résister aux outrages du temps — le carnet dans lequel, en 1878, notre vénérable professeur de grammaire, François Guignard, inscrivait les notes que nous recevions après avoir prouvé notre intérêt pour le recueil de Boniface, un livre comme on n'en écrit plus.

Et quand nous en fumes venus au dessert de l'excellent repas servi à Ouchy par M. Rappaz, les langues, déjà bien déliées depuis onze heures, allèrent grand train. Les refrains se multiplièrent :